

Si peu d'importance qu'ait notre opinion, et si peu de retentissement qu'aient nos articles, notre embarras est grand en essayant d'exprimer ce que nous avons ressenti à l'audition de ce *Tannhäuser* venu de si loin pour mourir se vite, et dont le souvenir restera comme celui d'un mauvais rêve ou d'une immense mystification.

Il est cruel pour nous d'avoir à juger aussi sévèrement un étranger demandant à la France l'hospitalité qu'elle a toujours si largement accordée aux hommes de génie de toutes les nations, qu'ils s'appelassent Gluck, Mozart, Meyerbeer ou Rossini.

Il est triste de ne pouvoir accueillir avec un sourire affable et des manières affectueuses un artiste qui veut bien nous soumettre son œuvre et nous appeler à consacrer par nos suffrages la réputation qu'il s'est acquise ailleurs.

Cela est d'autant plus pénible, que nous nous trouvons en présence d'un artiste ardent, convaincu, qui a souffert pour ses idées, et que la lutte a d'autant plus affermi dans son système.

Mais, d'une part, répondre par des banalités et des lieux communs à la confiance qu'a daigné nous témoigner M. Wagner ; ce serait le traiter d'une façon peu digne, et, d'autre part, lui cacher l'impression qu'à produit à l'Opéra son ouvrage ; ce serait l'encourager à nous faire entendre quelque nouvelle composition de même nature, ce dont nous garde le dieu de l'harmonie.

Nos lecteurs trouveront bon qu'en présence des manifestations hostiles qui ont eu lieu à la première représentation du *Tannhäuser* ; en présence de l'insuccès manifeste de cet opéra, et des sifflets prodigués l'autre soir dans cette salle si habituée aux bravos qui accompagnent *Guillaume Tell*, ou qui fêtent les *Huguenots*, nous modérions l'expression de notre mauvaise humeur.

Si ennemi qui soit pour nous, au point de vue musical, M. Richard Wagner, nous serions peu généreux d'accabler un ennemi à terre.

Or, la chute qu'a faite l'autre soir ce compositeur, est telle que sa réputation en est toute meurtrie et fracassée, et qu'il aura de la peine à en rassembler les morceaux épars.

On parlait de M. Wagner comme d'un apôtre musical, apportant à la France déshéritée la mélodie vraie que n'avaient su lui donner ni les Rossini, ni les Meyerbeer, ni les Auber.

M. Wagner trouvait, disait-on, regrettable que la mélodie ne régnât pas d'un bout à l'autre d'un ouvrage, et il voulait transformer les récitatifs en autant de mélodies ; mais, je ne sais quel malin esprit s'en est mêlé, il est arrivé le contraire de ce que souhaitait l'auteur, et tous les morceaux, airs, duos, romances, se sont trouvés transformés en autant de récitatifs.

M. Wagner ne semble pas, toutefois, s'être aperçu de ce changement dans la contexture de son opéra, et il nous a résolument convoqués à l'audition de cette musique dont la prétention modeste était de servir de type à la musique de l'avenir et de détrôner la musique du passé.

Je dis que la prétention de cette musique *était* celle-là ; car, aujourd'hui, si elle prétend à quelque chose, ce doit être à se faire oublier aussi profondément qu'elle a désiré vivement se faire connaître.

Que les gens assez heureux pour ne pas avoir entendu le *Tannhäuser* se figurent, s'il est possible, ce que peut procurer de voluptés à l'auditeur un récitatif à jet continu, commençant à sept heures du soir pour finir à minuit !

Quand paraît dans l'art un innovateur, il arrive souvent que le public n'apprécie pas de prime abord les idées qui lui sont soumises. Il discute, il nie les résultats que l'artiste prétend obtenir ; mais au moins, en combattant des idées nouvelles, il comprend ce que sont ces idées, il les étreint, se prend corps à corps avec elles.

Ici, rien de tout cela n'est possible : ce qu'a voulu faire M. Wagner est complètement inexplicable.

En écoutant cette musique étrange, on se tâte, ou se pince, on s'écarquille les yeux, on comprime ses bâillements, et l'on se demande en regardant ses voisins, aussi ahuris que soi, qui est fou, de nous ou de l'auteur ?

Prétendre provoquer telle ou telle sensation chez un spectateur à l'aide de moyens *nouveaux*, me semble une pensée singulière. Le public n'a que faire des systèmes. Il écoute avec son âme, il comprend avec son cœur. Ce cœur, cette âme, n'ont guère changé depuis la création du monde. Il ne s'agit pas pour l'artiste de chercher des moyens nouveaux, de nous attendrir ou de nous charmer. Il s'agit de trouver la note, l'accent correspondant aux aspirations de notre cœur et de notre esprit, aspirations que l'étude de l'âme humaine a suffisamment fait connaître.

Mais, y eût-il lieu d'espérer que l'on peut développer en nous des sensations nouvelles, comment ne pas comprendre que le premier point dans l'art est de plaire et de captiver.

Nous pardonnons à un artiste de nous amuser ou de nous passionner par des moyens qu'un goût élevé condamne, mais nous ne pardonnerons jamais à l'auteur qui nous ennue, – les théories à l'aide desquelles il obtient ce résultat fussent elles fondées sur les idées les plus nobles.

Ce qui transpire de l'œuvre de M. Wagner, c'est, par malheur, cet ennui violent qui s'appesantit sur vous comme un manteau de plomb, vous brise, vous anéantit et finit par éteindre en vous toute faculté de sentir et de penser.

Quelques étrangers m'affirment que le *Tannhäuser* est une œuvre puissante et croient, comme l'auteur, que c'est un véritable spécimen de la musique de l'avenir.

Si mon pays doit éprouver la calamité d'une invasion musicale à côté de laquelle l'invasion des Cosaques est peu de chose, je demande que cette musique de l'avenir triomphe dans un avenir tellement éloigné que je ne sois plus là pour assister à ce grand désastre.

Nous ne pensons pas que l'Opéra ait jamais offert un spectacle pareil à celui de mercredi dernier :

**Le Monde dramatique, 21 mars 1861, p. 1-2.**

Tous les morceaux, à une ou deux exceptions près, chutés avec une persistance infatigable ! Et les rires, les bons rires, éclatant après le finale du second acte, finale qui dure vingt-cinq minutes !

Mais cela n'est rien, comparé aux réflexions du foyer, aux mots piquants dont retentissaient les couloirs pendant les entr'actes !

« C'est la revanche de Solferino ! » s'est écrié un monsieur à moitié mort sous la musique de l'étranger.

« Cette musique est peut-être belle quand on l'a entendue vingt fois, disait, avec son air malin, un de nos plus grands compositeurs ; mais comme je ne l'entendrai jamais que cette fois-ci.... ! »

Ajoutons que le mot est spécieux, car des artistes qui ont répété six mois le *Tannhäuser* déclarent n'y rien comprendre.

Pour être juste jusqu'au bout, ajoutons encore que *la phrase* du *Tannhäuser* au premier acte (car ce n'est qu'une phrase au milieu d'un récitatif) a paru d'une originalité mélodique, et que la marche qui ouvre le second acte est une belle page bien écrite et bien développé.

Certains de nos lecteurs nous reprocheront, sans doute, d'avoir traité sans gravité un ouvrage dont le caractère solennellement ennuyeux exigeait une critique austère, ne se permettant pas le plus petit mot pour rire. Nous répondrons à ces lecteurs-là que nous avons écouté la musique de M. Wagner avec un sérieux et une conscience dignes d'une meilleure récompense ; mais la mystification nous a semblé d'une telle force et organisée sur une si vaste échelle que nous croyons que le meilleur est d'un rire.

L'Académie impériale de musique a, dit-on, dépensé plus de 100,000 francs pour monter le *Tannhäuser* ; on sentira, sans que nous les communiquions, les réflexions qu'un pareil fait nous inspire.

D'excellents artistes ont été chargés de prêter à la pièce de M. Wagner l'appui de leur talent éprouvé. Mme Tedesco a mis le charme de sa personne et le prestige de sa belle voix au service du personnage de Vénus. Elle a bien dit les récitatifs qui forment son rôle dans le premier tableau du premier acte, car c'est à cela que se borne son apparition.

Il faut savoir gré à la charmante cantatrice de cette preuve de bonne volonté.

M. Morelli a tiré bon parti du rôle de Wolfram, qu'il chante en artiste intelligent et sûr de l'effet qu'il produit sur un public auquel il est très sympathique.

Nous en dirons autant de M. Cazaux, dont l'organe remarquable est secondé ou plutôt dirigé par une vive intelligence. Cet artiste s'est fait à l'Opéra la place que nous lui avons assignée dès ses débuts : il est maintenant indispensable.

On sait qu'une indisposition de M. Niemann a retardé quelque temps l'apparition du *Tannhäuser*. Cet artiste, dont //2// la réputation est grande en Allemagne, n'est pas encore bien remis des émotions que cause à un débutant la pensée d'affronter le public parisien.

***Le Monde dramatique*, 21 mars 1861, p. 1-2.**

Nous ne le jugerons donc pas définitivement sur cette soirée. Il était aisé de voir que la crainte paralysait ses moyens et que la voix ne sortait pas de son gosier pleine et entière. Ce que nous avons pu apprécier en M. Niemann c'est une grande expérience de la scène, un jeu naturel et vrai, l'absence de contorsions et de grimaces enfin, ce qui constitue l'artiste supérieur.

Nous parlerons une autre fois de sa voix et de son talent de chanteur qui, dit-on, égale son talent de comédien.

L'opéra du *Tannhäuser* est trop grave pour comporter beaucoup de danse. Il n'y a donc que quelques poses au début de l'ouvrage. Les trois Grâces prennent des attitudes variées devant Vénus. Cela dure cinq ou six minutes, et tout est dit pour ce ballet où l'on ne danse pas.

Mlles Rousseau et Stotkoff représentent deux des Grâces. Elles ont la légèreté, la beauté, le charme voulus pour que l'illusion soit complète chez le spectateur.

Si l'on joue trois ou quatre fois le *Tannhäuser*, nous reviendrons sur l'ouvrage et sur ses interprètes, mais.... mais.... (Il y a un *mais*, comme on dit dans les *Faux Bonshommes*.)

ERNEST GEBAUER

Title of journal	Le Monde dramatique
Subtitle of journal	Journal des Théâtres – Revue artistique et littéraire
Date	21 mars 1861
Day of week	jeudi
Printed date correct?	Yes
Année	10
Inclusive page nos.	1-2
Full title of article	Premières représentations
Subtitle of article	<i>Tannhäuser</i> , opéra en 3 actes et 4 tableaux, de M. Richard Wagner. – Première représentation, le 13 mars 1861.
Signature	Ernest Gebauer
Author's full name	Ernest Gebauer
Pseudonym?	No
Placement in text	Front-page main text